

Оссолінські колекції.

CD – диск виконано в рамках угоди укладеної з квітня 2004 р. між Львівською науковою бібліотекою НАН України у Львові і Національним Закладом ім. Оссолінських у Вроцлаві.

Lwowska Naukowa Biblioteka im. W. Stefanyka NAN Ukrainy. Oddział Rękopisów.
Zespół (fond) 103.

ARCHIWUM SAPIEHÓW Z KRASICZYNA

775. Archiwum Krasicyńskie. Korespondencja Leona Sapiehy 1861-1878. Listy od różnych osób.

STRONY NIEZAPISANE NIE ZOSTAŁY ZDIGITALIZOWANE

775 / IV - C

Список по г.р. Киевской губернии

775 / a
Список

Список рукописей - список 5

в том же. сибирский лист & др.
Историческое Общество

"постоянное время издания"

2 тираж 1863

775 a, b

80 апр - (162)

Гарн

ЛВІВСЬКА НАУКОВА БІБЛІОТЕКА	
ІМ. В. СТЕФАНИКА НАМ УКРАЇНИ	
ВІДДІЛ РУКОПИСІВ	
Фонд	103 (Сам.)
Опис	
Справа	775a
Підпис	



15/7 69.

Kochany Wujaszku

Ostatni list z Wiednia udekorowany
z wielkim zadziwieniem i
smutkiem przeczytałem się
o aresztowaniu Adasia. Co to
znaczy - To już jakby Austryja
wyraźnie chwyciła na stronę
Moskwy i proruskie. Turcy i
w Londynie wcale się nie skazy
na Austryjsi. Owszem, Sytko
Lwajduja ja nieco wolna, ale
i oni sami mi tak bardzo
gorzko i silnie nas popierają -
mi mogą się więc skazyć.
Widacznie jakby i były

publicycki, jedna nam przyjemna
w wadnie druga nieprzyjemna
w Galicji. Norma powróciła
zi nam nie doyle dyskretni,
zi Austryja nie może przelać
na publiczne gotowanie się
masse, ale jednak jest
granica w podobnym postępowaniu.
Austryja wstępuje w ślady Prus.
Aresztowanie Adama jest nie
tylko ciosem dla nas, ale
sprawą, ale jest tym symptomem.
Przed tem nam się Redzi, Tam
gdzie może się wstrzymać, i
mi obawia się wracania.

Czy z tej strony może
w cokolwiek być użytecznym?

Nie wiem, czy to jako Krotki²
tu wzmnie by nie zaszkodzić
jessie. Much Majaszek sume
mnie oswiecić, poradzić, dyżygowa
Majaszko co tytko może. Jatem
gotów wzmnieć, i wszelkiemu
jakiś ~~bedz~~ mógł cokolwiek zrobić.
Majaszek dobrze wie o tem i
mnie mnie uszyje.

Co do polityki, to się
rozjasni poddebraniem adprurudzi
morskicustkich. To będą dzieła
bedar, i dopiero wtedy dzieła
zapadnie. Jomut no myśleć się
gabinety na nie się jessie mi
zdey dowaty, i dzieła zostata
odtorona do adprurudzi
morskicustkich. a czas płynie

i choćby najlepsza była decyzja
sinnu da posun i mi pojmuje
jaki kroki by można przedsięwziąć
natychmiast.

Dla tego trwanie powstania
zdaje mi się koniecznym -

Wszystkiemu horyzont
polityczny bynajmniej przedstawia, a
może być iwa się zinnę praję.

Sciskam serdecznie
Kochanego Wujaszka

W. Cartoryski



Ce 9^d Juin 1861 - 3

Je ne saurais vous exprimer chère Diessu l'attendris-
sement et la vive émotion avec laquelle j'ai reconnu votre écriture
sur l'adresse de votre lettre, il y a des traits qui ne s'effacent pas de la
mémoire parcequ'ils tiennent à des souvenirs qui y sont gravés par
cette petite profonde, que j'ai chère Flore appelait un des tourmens
de sa vie, parceque persuasé n'en était plus susceptible et n'en souffrait
davantage que ce Cœur bienveillant et affectueux; toutes vos douleurs
se sont trouvées présentes à mes yeux avec l'aimable et cher objet
qui en a été la cause, le contenu de votre lettre a augmenté cette
impression parcequ'il vos ^{lettres} vertus avec vos malheurs, cette religion
supérieure à toutes les épreuves à laquelle elle a été soumise, cette
force d'âme qui vous fait remplir le cercle des devoirs que vous avez eu
le courage de vous prescrire et dont le source ^{où} vous puisiez la patience
et la douceur avec lesquelles vous souffriez sans parvenir à triompher
de cette cruelle souffrance - il est rare que ^{je} parvienne devant la porte de la
maison que vous habitez ^{ici} sans que l'image plus ou moins vive
d'après la disposition d'esprit où je me trouve, de l'ange que j'ai vu
dans cette maison espère encore qu'elle pourrait prolonger son séjour
sur cette terre à laquelle l'attachent tant de liens et surtout sa tendresse
et son inquiétude pour vous - ne viennent flotter dans les airs devant
moi - il me paraît entendre sa douce et faible voix s'informer des
promenades que je lui

indiquai, ou bien me rendre compte de celle de la veuve s'arrêter
sur le plaisir qu'elle en avait éprouvé pour me faire voir d'où
peut lui avoir procuré, ou bien encore demander à Mme Horacewitz
de ne point vous faire le récit de la souffrance dont elle avait ^{fait} mention
dans votre absence - il y avait quelque chose de céleste dans et
être destiné à retourner si promptement dans sa patrie -

Vous avez encore chez Perceps le sentiment d'être nécessaire au bonheur
de l'intérieur dans lequel vous vivez, praxijacel sijia kuziny a
besoin de vos soins et de plaisir à se reposer auprès de vous des
soins et des soucis dont il s'est chargé dans la noble intention
de consacrer les talents que le ciel lui a accordé à son pays -
Dieu vous devés désirer que la Providence prolonge
votre existence, non pas, permettez moi de ne pas vous suivre à ces hautes
aspirations, - pour continuer à souffrir mais pour consolés, édifier
soutenir le courage et faire aimer la vertu même la plus sainte
au dessus des notions habituelles et tous les âges de la famille dont vous
êtes le patronné et moi aussi je remercie Dieu avec vous de vous avoir
destiné à nous donner ce bel exemple -

Comme ma position est en ce point différente de la votre chez Perceps
j'ai survécu à tous ceux auxquels j'aurais pu être de quelque utilité,
je suis isolé dans le monde et mon entourage commence à devenir
sans la plus lourde charge pour les miens, beaucoup de bienveillance

Depuis
 m'abandonné à moi-même, j'ai gardé quelques anciens amis
 avec lesquels je ne suis pas appelé à vivre - j'ai l'intime
 conviction que ma mort n'enlèvera à personne / excepté au petit
 nombre ^{de gens} qui me servent / aucun partion - de son bonheur et qu'on se dit qu'il
 est bien tard que j'en faisais parce que j'en avais plus d'avant moi que des
 privations journalières à attendre comme un vieil arbre dont les branches sechent peu
 à peu - au commencement de l'année j'ai fait une maladie qui s'est devenue mortelle
 et on n'avait pas espéré la faire dans ses premiers accès tant elle s'est élevée
 menaçante - revenue à moi j'en osé me plaindre d'avoir été consacré pour
 une vie destinée à des souffrances phisiques, à des embarras pennisives et
 au chagrin de vuider de l'isolement qui a succédé au bienheureux où pendant tout
 d'année j'ai pu. Multiplier mon état de vie dans autres je suis pas racommodé
 encore avec cette prolongation de mon état mais j'espère et en adoucir le
 regret en recevant avec reconnaissance les soins que je reçois par l'affection
 constante des amis qui me restent, et en d'obtenir un soulagement de m'en donner
 une preuve bien sentie par la recevoir car elle m'a procuré le bonheur de
 les avoir Alfred Potocki père et Mme Mousset / Hildene / ont passé l'un après
 quatre jours avec moi, la seconde ayant appris que j'étais enivré m'a chargé
 de mille amitiés pour vous, j'en ai repété et que vous m'avez dit sur ses
 succès auprès de la jeune fille de Cracovie, elle en a beaucoup ri, sa figure pâle
 sur les traits du visage du temps bien dessus de sa tête de poudres de cheveux
 mais sa vivacité, s'intéressant qu'elle me chère avec ce qu'elle voit, la gaieté

retient a son command les charmes d'une saison moins
avancée, Alfred est attristé par les infirmités de sa femme et la jeunesse
peu durable de ses filles qui sont loin de savoir comme Tadoré par
les veilles essentielles par le charme de la grandeur de la beauté - aussi
s'ennuie-t'il plus lui, tout ce y est beaucoup ce dont on ne se sent
cherche a distraire Josephine de ses maux. embrasse ^{de son} une fois de plus
en mon nom car j'ai retrouvé en la voyant la vive et douce émotion dont tous nous
gardons le souvenir depuis sa jeune enfance, lorsqu'elle dansait en jouant de la déesse avec
son père dans la salle a manger du château de Sterlitz en silence avec
parents et avec vous voir Mad. Mad. Wilson moi

J'aurais pas que le Père puisse de encore bientôt venir auprès de vous
chez Frunze mais quand vous le verez ou lui écrivez dites lui que je
souhaite de mettre du prix aux sentiments affectueux et a l'opinion que
j'ai gardé de lui par les esperances qu'il donna dans le temps ou j'ai aimé -
il me fera vous qu'il me fera passer ma lettre - qui a été taché au file
de temps que j'étais moi a ma réponse.

Thérèse Jablonovskaja



5
Poznań d. 3^o czerwca 66.

Mój Leosiu kochany - Dowiaduję, że się
prowadził do Łosowa - pisma, więc w interesie
młodego Karola Scipio, któregoś tam Farkasie
przyjeżdżają do fabryki w Czerlanach, że co Ci
Rodzice jego bardzo są wdzięczni. Pisma, więc
teraz, żeby Ci prosić aby ten udowodnienie
mogło przyjeździe rychło do jakiejś pensyi, bo
im widac, skutkiem okoliczności, trudno
posłać mu pieniądze na życie. Przypomi-
nają także drugiego Syua który właśnie otrzymał
patent na Irigniera w Szkole de Ponte &
Champsu w Paryżu. Jeżelibyś go mogli
gdzie wziąć, to mi donieś; Rodzice go
sposowadzą. —

Miałem w tych dniach wiadomości
o kochanej Jadwisi & Heidelberga przez

Łostowski

Który ja, sam odwidzili, jadąc do Carlouke
gdzie stary synek nieboszczeni mojej Kosi
wstąpił do Instytutu politechnicznego. —

Jadwisia bardzo kaszłała, i wzmurła na
kolejną Stabe bydy... daj Boże aby wspany
do zdrowia powrócili! —

Jeszcze i gdy odpisuję, domier mi też
jak stoi² pensya mego Jasia w Anglii —
bo jeżeli jej nadal pracie niebedriusz
mogł z pokostatego mego u Ciebie fundu-
-ku, to się muszę przygotować aby mu
ja, a krad inąd zapewnić. —

Jak się też na świecie przestroiło!
Niejednego los nasz spotkał, że już nie
bedrie czem byś, tylko prusakiem.
Boże dmiśnij się nad biedną ludzkością!

Sciskam Cię serdecznie — moja Siostra

Cis pozdrawia. Bądź też tam dobrym
dla Stefana - niech u Was zawsze
znajdzie dobrą radę i opiekę. Bóg
z Wami! Wszystkiej Siwoły odemnie
gdy napiszesz —

Audrejt



Lublin 22^{ty} Sypz, 64. 7

piszę do Ciebie dziś krótko, moja Jadwisia kochana, żeby
Ci donieść o smutku naszym. Córka mojej Łosi, siostra
w Niedzielę rano skonała. przy formacji nie dobrane się odbyła
- jej, zapadła na zapalenie wstrząsnia, i we 28 wry 30 godzin
spokośnie zgasła - bez bólu, ani kłopotu - dzięki Bogu!

Na godzinę przed śmiercią, niebardzo przytomna, po dwa kroki
anielskim głosem, nieznana, jakaś nutę śpiewała -
'Spowiednik papieżogostawid, któryj poradowała i instrukcje usłysza
ot Bogu.' Łosyżenię ja, w kaplicy na Cmentarzu, zemd
ja, Ojciec do siebie przewiezić. Wczoraj było przy niej Nabożeństwo.
pomodlić się i ty moi drodzy za tę dobrą duszka, żeby
ja, Bóg raczył przyjąć do Swójch Aniołków, i podać jej z
tyła, już narodził drogiel zgasł. pomodlić się i ja proso-
-stał się świdny - da Bożia, jej siostra, która bez Matki, obie
siostry utraciła - - niepołączona białutka! -

Nie mam czasu dłużej pisać. Ojciec Łosi tu jest z
dwoma Synkami na krótko, Łosi już przy życiu nie zostało.

Scisham was sodderie uoi drody, i Boge was
wrythid co dree' xetnie polcan.

Hubner J.

James



Mości księżce

List który powarłam się pisać do Waszej Księ-
żce Mości jest cynnem rozpaczy - nie mam ease-
-rytu by i mużnanym i całą moją smiałości oser-
pę wtem jednem ze matki Waszej Księżce Mości
była przyjaciółką, moich radziow i kaskaw,
na mnie od moich lat najintodrych - Staratem
się wywożać jej prawnicy - tak mogłem, to jest pio-
rem. - A dziełku mojem pod ty tytułem " Obrary
z życia kilku ostatnich pokoleń w Polsce " umie-
szcza listy zrazon jej miłości adatem kot d
jej wmiwotemu charakterowi. podobnie i teraz
w nowym tomiku tychże obrary który drukuje
Lupański - a był poprzednio ogłoszony w Ora-
brakowskiem wspomnianem zreszta w dziele swoim
dobrze jej sta mi - felieton ten kazałam -
moje przypisności sprawi Księżce. -
Teraz z cinnim sercem przystępuję do prochy
mojej - Jakiem starcem - 20 sierpnia 2 1891r. - i
dopiero przy tatem przyszyłem do Krakowa po 27
latach emigracji we Francji - ale w Krakowie jestem
miejscowi więcej obcy niż byłem na wygnaniu a
co gorsza wiek i zmiana nężyła kłimata tak s kłimata

nie podzielały na moje zdanie zresztą wszelkie wiegły
cierpienia - a Maraja i ~~in~~ pite starożmian które
mnie wyratowały od śmierci wyznaczywszy wszystkie
moje fundacje - Łęka i piosa - Jęstem koresponden-
tem Dziennika francuskiego i Univers - a w polskim
peryklu pisesz nie ustanie - to dramaty - to panie
mitki - to wstyki do pierni peryodycznych - ale
w kraju w którym nie bode mało ośb cyfry - a mniejsze
kapus i ksiarke jest to spodob do zymie - wiec mnie
wasty - a ja mam przy sobie corkie dooeba - jedyn
dziecko które mi pozostało z krajca - i me ma matki
- Od poczatkow sskotney corki to jest od 1. pauidemila
bode dawat ^{odony} kelley - Jęstem, literatury, historyi, francuzki
pod protekcya Akademii - ale na mierznie - wrod
niealkonieronych kłopotow z ktorymi watoz udezyt
cwo najbotesniejszy - laska moja rozchowała się
niebezpieczniej - tery : wiec mam radnego sproutu kcaem
pij - udawo tem su do wryalkich emajonych : przy
pauod jakich tu mogtem matysi : i mitka - i wokal
pomocy - Jęstem ki z krami ter but do klescia
upranjas go o mitkiendie i wiec chrytura
i przy wopominie 1831.

Proszę przyciś wyrazę gębkiego uszanowania
z jakiem mam honor by

Wasz Ksiarcef Moia
Miniony w Stuga

J. Falkowski

Kraków

3 Września 1878 r.

Mia J. Tomassa A372

Wspomnienia z r. 1848 i 1849

przez autora

Obrazów z życia kilku ostatnich pokoleń w Polsce.

(Ciąg dalszy).

Na Wielkanoc hotel Lambert otwarty był dla wszystkich emigrantów, którzy z Księciem i jego rodziną podzielić się chcieli jakimś święconem, a że nie było potrzeby do tego przywdziawać fraka, gdyż emigracja stosowała się do zwyczaju francuskiego, który zwalnia wszystkich bezwzględnie od fraka aż do godziny obiadowej*), tłumy emigrantów zbierały się po staropolsku u swojego patriarchy w koło stołu hojnie zastawionego święconem. Spotkałem na takiej fecie w hotelu Lambert w r. 1849 Mickiewicza i on, nieprzyjaciel fraka i rękawiczek ale zapewne nie obeznany jeszcze ze zwyczajami emigracji, bo mało się udzielał, był sam jeden we fraku i białych rękawiczkach, co go trochę zakłopotало i schronił się do pobocznego pokoju, ale tam przybiegły do niego panie z pałacu z jajkami, babami, plackami i różnymi przysmakami ze stołu; za nimi przybyły także inne damy i wieszcz musiał się ukazać wszystkim w przyborze światowca, z czego mogłem tryumfować wewnętrznie, pomnając na burę jaką otrzymałem za moje rękawiczki, ale miałem zbyt wiele czci dla Mickiewicza, ażeby podobnemu uczuciu dał przystęp do mojego serca.

*) Nawet na posłuchanie Ministra przychodzono w paletotach a ministrowie nieinaczej ubrani szli na Radę do Cesarza pomimo, że po radzie zwykle proszeni byli na śniadanie.

Milszemi niż wszystkie wielkie zgromadzenia i zabawy były poufale wieczorki w małym kółku w hotelu Lambert. Stary książę nie był gawędą, nie lubił się wdawać w długie opowiadania a mniej jeszcze w długie dyskusje, którychby zresztą nikt nie śmiał z nim wszczynać, ale każde słówko jakie powiedział miało wielką wagę, bo umysł jego był wysoko wykształcony. Nic mu nie było obcem w dziedzinie wiedzy, nawet filozofia niemiecka współczesna — a zdanie jego spokojne, wytrawne, do żadnych przesądów, do żadnych egzageracji się nie przekłaniało. Nieraz z dobrodusznym uśmiechem żartował sobie z teorii zbyt demaistrowskich Wł. Zamoyckiego. Pamięć jego była żywym źródłem historycznym do ostatnich lat Stanisława Augusta. Są ludzie z tej epoki, o których historyk z żadnych dokumentów dokładnego zdania wyrobić sobie nie potrafi, a na których on słowem jednym rzucał wielkie światło, i tak np. rozmowa była nawiąsowo o panu Szczęsnym Potockim, przytoczyłem zdanie jednej damy, bliskiej bardzo krewnej mojej, która często i długo przebywała w Tulczynie za jego życia i która mi go w ten sposób scharakteryzowała: „Wiele pychy, wiele napuszystości a mało rozumu.“ Książę potrząsnął głową. „Sądziła go z pozoru, rzekł, jak zwykle młoda panienka. Ja go znałem dobrze i mogę poświadczyć, że wprawdzie był pysznym i napuszonym, ale miał wiele inteligencji i wiele sprytu, dla tego też nikt na niego nie wpływał. On sam swoją stronniczością po myśli swojej kierował i lubo się ciężko zawiódł, na niego spada cała odpowiedzialność zadziałania tego stronictwa.“

Jakże cenne będą pamiętniki księcia, uporządkowane już i przygotowane do druku przez Br. Zaleskiego, tylko nieszczęściem kończące się na roku 1800. *)

*) Br. Zaleski prowadzi dalej historję życia księcia podług jego korespondencji i dokumentów rozmaitych bardzo obfitych, jak to już wspomniałem wyżej.

Księżna Adamowa była niegdyś bardzo piękna i taką widzę ją jeszcze trochę w pamięci przez gestą mgłą czasu. Świetna jej piękność wcześniej przysłała w skutku ciężkiej choroby, jaką przebyła, ale została jej urok, który nie przechodzi, słodczy charakteru, uprzejmości niezmiennej, naturalności bez najłżejszej cechy dumy i miłego zawsze humoru.

Księżnę Annę Sapieżynę znają Czytelnicy moich „Obrazów“ z listów jej z czasów jej młodości. W r. 1848 była to już sędziwa Matrona w czepeczku staropolskim; skrzętna gosposia, która wiele się przyczyniała do utrzymania ładu w gospodarstwie hotelu Lambert. Wielki jej rozum praktyczny jaśniał jeszcze w całej swojej pełni a serce jej było gorące jak przed półwiekiem, ale zahartowane w doświadczeniach życia. Do rysów jej charakteru, jakie przebijają w jej wyżej wspomnianej korespondencji dolożyć mogę jeden szczegół z osobistych moich wspomnień, mało znaczący na pozór a rzeczywicie dosyć charakterystyczny. Muszę nadmienić najprzód, że w r. 1821, gdy ojciec mój umierał, księżna Sapieżyna zabrała mnie z domu rodzicielskiego do siebie, ażeby nie był przytomnym tej bolesnej scenie. W 10 lat później po wzięciu Warszawy, przeniesiony ze szpitala w szkole aplikacyjnej do matki mojej, widywałem często księżną, która mieszkała w naszym sąsiedztwie. Raz patrząc ze współczuciem na mnie, rzekła do matki mojej: „Nieborak musi się nudzić w swoim łóżku przysługę mu książek dla rozrywki i przysłała mi.... Plutarcha.“

Księżna Wirtemberska więcej niż osmdziesięcioletnia staruszka, wielce podobna z twarzy do portretów księcia jenerała ziem Podolskich była najrozmowniejszą osobą w hotelu Lambert. Pamięć jej, jak to bywa w tym wieku, słabe tylko zachowywała odbitki niedawnych czasów, nawet chwil tylko co minionych; czasem w godzinę po obiedzie pytała się „kiedyż będzie obiad?“ Za to epoka jej młodości była jej przytomna z tak żywym i świeżym kolorytem, jak gdyby wśród niej jeszcze żyła

i lubiła o niej mówić, tylko niekiedy zapominała naznaczyć daty, do której się odnosiło jej opowiadanie a jakiś to długi szereg dat obejmowała ona w swoich wspomnieniach! Jednego wieczora mówiła o obyczajach dworu pruskiego; słuchałem uważnie, lecz myślałem, że mowa jest o dworze Fryderyka Wilhelma III. Księżna Adamowa spostrzegłszy zapewne, iż nie widzę nic nadzwyczajnego w tem opowiadaniu, odezwała się do mnie: „Niech się pan nie myli w dacie, Księżna mówi o dworze Fryderyka Wielkiego“. O dworze Fryderyka Wielkiego, który od sześćdziesięciu lat już nie żył! W jednym tylko hotelu Lambert w całej Europie słyszeć można było opowiadania o tym twórcy pruskiej potęgi, o Stanisławie Augustie, o Katarzynie II, o osobach które w tej epoce już znaczyły na świecie, a przed kilkoma zaledwie laty było jeszcze dwóch ważnych świadków tychże samych czasów, zwykłych gości w hotelu Lambert: Niemcewicz i Kniaziewicz, którym już tylko w ich mogile cześć oddać mogłem.

Księżna Wirtemberska najżywiej także z całej rodziny czuła w sercu swoim pociski jakie rzucano na hotel Lambert z demokratycznego obozu. „Piszcie ciągle na nas des paszkwile“ mówiła mi tak rzeźwym głosem, jak gdyby lzy były tuż za słowami i po tem sercowym akcencie poznać można było autorkę Malwiny. Tak tkliwa, miała ona stronę jedną w życiu swoim niezmiernie bolesną od której starała się oczy odwracać. Nie wymawiała nigdy i nie wolno było przy niej wymawiać dwóch imion, w zwyczajnym trybie życia najdroższych sercu kobiety, imion męża i jedyne go syna — dwóch zdrajców.

Syn był nie tylko zdrajcą — ale i matko-bójcą — wiadomo bowiem że porzuciwszy po wypadkach listopadowych służbę w wojsku polskim, w którym był jenerałem, książę Adam Wirtemberski oblegał Puławę na czele moskiewskiego korpusiku, że działa jego ciskały na pałac granaty, których odłamki padały w salonie gdzie były jego matka i jego babka — i że dopiero oddział polski z korpusu Paca odpędził go z tej pozycji i ocalił te ma-

trony a z nimi pamiątkowe skarby Puław¹⁾. Cesarz Mikołaj okazywał mu największą pogardę, ale go zapłacił. Dał mu majątek jego matki z warunkiem wszakże, żeby jej wypłacił w dożywociu dochody z tego majątku. Wyrodny syn oznajmił to matce listem którego dosłownie przytoczyć nie jestem w stanie, lecz który zaczynał się od tych słów:

„Madame!

„L'empereur mon maître etc.“

Księżna odpowiedziała mu na to:

Monsieur!

L'Empereur Votre maître n'est pas le mien. Puisqu'il lui a plu de me ravir ma fortune et de vous la donner gardez la, j'en refuse les revenus de Vos mains. Je ne Vous connais pas. Je n'ai pas de fils.

Panie!

(Cesarz Pan twój — nie jest moim Panem. Kiedy mu się podobało zagrabić mój majątek i dać ci go — trzymaj go. Wszelkich przychodów z ręki twojej odmawiam. Nie znam Waćpana. Nie mam syna).

List ten przypomina słowa Agripiny — *Ventrem feri*, ale te tak bolesne wspomnienia zacnej staruszki służyło najczulsze przywiązanie brata i całej rodziny. Pielęgowano ją, dogadzano we wszystkim i opłakiwano serdecznie zgon. Stary książę zwłaszcza płakał równemi łzami, jak to na własne oczy widziałem.

(Dalszy ciąg nastąpi).

¹⁾ Spotkałem tego nikczemnika w 1832 r. w Wrocławiu w księgarni Szletera warszawianina. Wypierał się przy mnie solennie jakoby miał osobiście oblegać Puławę, ale czy je oblegał osobiście czy kazał swojemu korpusikowi oblegać, to na jedno zupełnie wychodzi. Wszakże Neron matki sam nie zabił tylko kazał ją zabić.

gresie niektórych oddzielnych punktów, i dobrze zrobił, bo właśnie jeden z wyłączonych przez niego punktów, stał się twardym do zgryzienia orzechem. Od dwóch dni długie odbywają się narady między Rosją, Anglią i Austrią. Dziś rano przed posiedzeniem kongresu, hr. Andrassy, hr. Szuwałow i lord Salisbury, zgromadzili się w ambasadzie angielskiej i pracowali tam wspólnie aż do w pół do drugiej. O tej godzinie przybył lord Beaconsfield, zabrał ze sobą lorda Salisbury i w odkrytym powozie udali się obydwoj do pałacu exradziwiłłowskiego. Zauważono że obydwoj ministrowie angielscy byli w różowym humorze. Czy udało im się stawić czoło ambicyi rosyjskiej, i czy uzyskali dla Turcyi prawo trzymania załóg w Bułgarii południowej? O to bowiem rozchodzi się obecnie. Rosya chcąc koniecznie osłabić państwo Otomańskie, oświadcza, iż przywiązuje wielką wagę do tego, ażeby wojsko Sułtana opuściło natychmiast nie tylko Bułgarię północną, ale także terytorium z którego ma być stworzoną prowincya na południu Bałkanów, pod nazwą Bułgarii południowej, a która pozostanie pod panowaniem Turcyi, ale z rzeczywistą autonomią administracyjną. Hr. Andrassy zaś twierdzi, że możność trzymania wojska w tej prowincyi jest dla Turcyi kwestyą żywotną. Po co pozostawiać Sułtanowi nominalną władzę w Konstantynopolu, jeżeli inne części Bosforu pozostaną otworem i bez obrony? Po co głosić istnienie Turcyi, jeżeli się jej nie zostawi potrzebnych do życia warunków? A mówiąc już tylko o południowej Bułgarii, jaka będzie rękojmia jej zależności do Turcyi, jeżeli Porta nie zachowa prawa trzymania załóg? Rosya troszczy się o bezpieczeństwo Bułgarów i żąda dla nich rękojmi. Europa, która równie jak Rosya troszczy się o los chrześcian, chce ich obdarzyć rzeczywistą autonomią, rządem chrześcijańskim, reformami zostającymi pod opieką i kontrolą międzynarodowej komisji, ale żąda także rękojmi dla bytu państwa, którego Bułgarowie pozostaną poddani. Austrya tak wielce interesowana, jako graniczące państwo, sprzeciwia się z całą możliwą energią temu, ażeby południowa strona Bałkanów otwartą została zalewowi pan-

Przed Cesarzem tają śmierć jego kuzyna Jerzego V króla hanowerskiego. Obawiano się wzruszenia, jakiego wiadomość ta sprawić mogła choremu, obawiano się mianowicie, aby Cesarz w natchnieniu wspaniałomyślności nie chciał naprawić złego, jakie nieboszczykowi wyrządził i nie przyznał praw jego następcy. Ks. Bismark postanowił nigdy mu nie przyznawać praw do następstwa w Brunzwiku i niezwrócić spadkobiercy majątku prywatnego króla Jerzego V, majątku który jest pod sekwestrem wbrew ustawom i uroczystym traktatom, które królowi zapewniały jego używanie.

London 20 czerwca.

Równie z źródeł prywatnych, jak z wiadomości wychodzących z *Foreign office* pokazuje się, że pełnomocnicy zebrani w Berlinie na kongresie, nie są w tak zupełnej zgodzie, jak się spodziewano. Zamiast dwu tygodni, w ciągu których kongres miał się zakończyć, dziś lękają się, aby zbyt szybko się nie przewlokł. Jednak nie zdaje się, aby kongres spełził na niczem. Anglia i Austrya są w zgodzie mianowicie co do Bułgarii. Dziś tworzy największą niepewność opór Turków, który Rosyan doprowadza do wściekłości. Sułtan chce poddać państwo swe pod kierunek i kontrolę Anglii, lecz nie ma jeszcze pewności pod względem opinii dowódców wojskowych. Byćby mogło, że nie usłuchają oni rozkazów kongresu, a tym sposobem lada chwila mogłoby nastąpić starcie pod Konstantynopolem, a właśnie o mało że nie stało się to przed parą dniami.

Ogłoszenie traktatu angielsko-rosyjskiego jest jeszcze głównym przedmiotem rozmów. Ogłoszenie to przynosząc uszczerbek powadze i ważności moralnej ministerstwa, rzuciło na niepopularność tak między przyjaciółmi, jak między whigami starej

*) Północna strona Bałkanów dotyka bezpośrednio interesów Austrii, i panslawizm jeszcze, więcej jest dla niej tu groźnym niż na południu. Ale Austrya zdaje się chcieć wylać otwarte przez Anglię na południu drzwi, bo to jest łatwiejszem. (Red.)

takię zasadzie może mieć znaczenie praktyczne, trzeba zważyć stosunki po królestwach i krajach, stosunki ekonomiczne, rolnicze i stosunki hodowli zwierząt. Mojem zdaniem wszystko to należy do dyskusyi ogólnej nad ustawą, a nie do dyskusyi nad prostą rezolucyą, i to jeszcze tuż przed dzwonieniem na „Ani oł Pański.“ Dla tego też nie myśleć rozbiierać obszernie tej zasady; a com tu powiedziałem, powiedziałem dla tego, aby zastrzedz się, żeby z rezolucyi komisyjnej nie wywodzono jakiegokolwiek prejudykatu dla czynności komisji lub wysokiej Izby, gdy sama ustawa dostanie się pod obrady.

Tyle, panowie, co do sposobu umotywowania rezolucyi. Co się tyczy mojej treści, uznając najzupełniej ważność, pilność i słuszność petycji, muszę oświadczyć się przeciw niej, gdyż mojem zdaniem jest albo nieuzasadniona albo niejasna, w najlepszym zaś razie zbyt techniczna. Mówię to szczególnie o pierwszym punkcie rezolucyi, bo drugi i trzeci są tylko wynikiem pierwszego.

Mówiąc, że rezolucya ta jest nieuzasadniona, powiadam to w przypuszczeniu, że mierza może do kroku nieuzasadnionego obowiązującymi dziś ustawami. Ustawa zaś tylko ustawie albo noweli ustępuje, ale nie rezolucyi, która stanowi jedynie korektywę dla rządu odpowiedzialnego za ściśle wykonanie ustawy. Jeśli zaś rząd stanie wobec alternatywy: albo ustawa albo rezolucya, zwłaszcza gdy rezolucya nie wytyka jasnego celu, podczas gdy ustawa jasno przepisuje drogę, natenczas prosto znika odpowiedzialność rządu. (Dok. n.)

Kronika miejscowa i zagraniczna.

Kraków 24 czerwca.

Wczoraj jako w wilię św. Jana odbył się wieczorem tradycyjny obrząd rzucania wianków na Wisłę, tym razem jednak całkiem prywatnie, bez zwykłej w latach poprzednich świetności. Mnóstwo zwolenników tego corocznego obrzędu zgromadziło się nad brzegiem Wisły, lecz przekonawszy się, że prócz pływających wianków, niema żadnych przygotowań do

— Na wystawę Towarzystwa Przyjaciół Sztuk Pięknych nadeszły: Abramowicza „Dama z medalionem“; Karoliny Bierkowskiej „Śmieciarze“; Ad. Chmielowskiego „Przed burzą“; Andr. Grabowskiego „Starzec stud. z natury“; Kochanowskiego „Zagroda wiejska“ i „Widok z okolicy Krakowa“; Koniuszki „Krawiec“ i „Głowa chłopczyka“; Jul. Kossaka „Farys“ akwarela; Jacka Malczewskiego „Lirnik ukraiński“; Rybkowskiego „Kozak na pikiecie.“

— W sobotę przedstawiono w przepelnionym publicznością letnim teatrze, tak dalece, iż wiele osób odejść musiało dla braku biletów, komedję z rosyjskiego *Wesele Kreczyńskiego* Suchowo-Kobylina (pseudonim znanego pisarza rosyjskiego Ostrowskiego,) którego nazwisko świeżo wmięszanem zostało do sztucznej nieco burzy i obcesowej napaści na jednego z utalentowanych i płodnych pisarzy naszych. *Wesele Kreczyńskiego* wielką cieszy się sławą na scenach rosyjskich i stanowi poniekąd epokę w literaturze dramatycznej rosyjskiej, może dlatego, że z równą realizmowi śmiałością, przedstawia stan społeczeństwa, jego zepsucie i zgniliznę. Jako obraz obyczajowy, jako zwierciadło, nareszcie jako symptomat i wskazówka, komedya ta jest arcyciekawą a bardziej jeszcze uderzającą jest jej powodzenie na scenach rosyjskich. Występki, szalierstwo, przeniewienie, kradzież, szulerstwo przedstawione tam są po prostu, spokojnie, bez zbytecznego oburzenia, jako chleb powszedni, jako ciągłe i zwykłe czynniki życia społecznego. Jako utwór dramatyczny, jest to rzecz dość słaba, intryga żadna, dialogi długie, pełne komunałów. Ale za to czynny są niezwykłe, drastyczne, obyczajowe wyjątkowe, w których pięść i wódka główną odgrywają rolę. Kto przypatrzy się uważnie *Weselu Kreczyńskiego*, ten łatwiej zrozumie wzrost nihilizmu w Rosyi. Jakim sposobem, jaką intuicyą artyści nasi tak doskonale odegrali tę komedję i odtworzyli typy rosyjskie, trudno doprawdy nam pojąć, ale należy się im oddać pełną słusność. Ci, którzy widzieli tę sztukę graną w Moskwie przez najlepszych artystów, zdumieni byli widząc jej jakby kopiowane przedstawienie na scenie letniego teatru. P. Szymański odegrał z nadzwyczaj trafnie przybraną zimną krwią rolę lotra światowego Kreczyńskiego; rozwinął on tu wszystkie znane swoje

cym restauracyę, wraz z przyległą cukiernią i pokojem bilardowym, znacznym nakładem całkiem odnowiono, odmalowano i zaopatrzono w nowe sprzęty; zakupiono kilkadziesiąt łóżek żelaznych lakierowanych z sprężynowemi materacami, oraz wygodnych foteli, które po większych mieszkaniach rozmieszczono; w galkach świerkowych znajdujących się w pobliżu domów zwanych Bratem i Siostrą, powycinano nowe chodniki i urządzono altanki, przez co spacery powiększonymi zostały; wydawanie żentycy powierzono p. Emilowi Szameitowi, mag. farmacyi od kilku lat utrzymującemu kumysarnię w Szczawnicy, który obecnie dostarcza żentycy dobrej, oczyszczonej, po dawnej cenie. Dla zapobieżenia natłokowi przy liczniejszym zjeździe gości, do dawnej żentycarni dołączono obszerny pokój, którego okna wychodzą na zdroje Józefiny i Stefana, w tym mieści się kumysarnia, przyrząd Waldenbura do oddychania powietrzem zęszczonem i rozrzedzonem, oraz waga do oznaczania ciężaru ciała. Czytelnie zaś, która się w tym pokoju dotychczas znajdowała, przeniesiono do obszernej sali, w domu zwanym Bratem pod Nr. 1. Aptekę przeniesiono do domu zwanego Holenderką, gdzie znajduje stósowniejsze i obszerniejsze pomieszczenie. Prócz zmian wymienionych, przybyło na Miodziesiu kilka domów włościańskich drewnianych, oraz jeden murowany, własność p. Kromholza, wszystkie mające służyć na mieszkanie dla gości. Budynek mieszczący natryski zimne p. Władysław Szalay powiększył znacznie, tak, że obecnie składa się z dwóch części, z osobnymi wejściami dla mężczyzn i kobiet, z których każda mieści po 2 izby z przyrządami natryskowymi i przyległemi gabinetami do rozbiierania się, oraz z mieszkaniem dla służby. Dodatkowo nadmieniam, że obecnie znajduje się w Szczawnicy ośm restauracyj, między temi trzy mogące odpowiedzieć wszelkim uzasadnionym wymaganiom, oraz dwie dla starożytnych.

— Dyrekcyja sztuk pięknych we Lwowie wydała ogłoszenie, w którym oznacza termin otwarcia tegorocznej wystawy dzieł sztuki także na 1go września r. b. Przesyłki przyjmowane będą w kancelaryi Towarzystwa (ulica Wołowa Nr. 29 drugie piętro) od 15go do 25go sierpnia.

Skanowanie i opracowanie graficzne na CD-ROM :



ul. Krzemowa 1

62-002 Suchy Las

www.digital-center.pl

biuro@digital-center.pl

tel./fax (0-61) 665 82 72

tel./fax (0-61) 665 82 82

Wszelkie prawa producenta i właściciela zastrzeżone.

Kopiowanie, wypożyczenie, oraz publiczne odtwarzanie w całości lub we fragmentach zabronione.

All rights reserved. Unauthorized copying, reproduction, lending, public performance and broadcasting of the whole or fragments prohibited.